Extrait d'un volume de notre collection TÀP
http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180

PRÉFACE

A la frontière du tome II de Maria *et du tome III qui paraît aujourd'hui, le lecteur peut éprouver le besoin de faire le point.*

*La majeure partie du volume précédent lui a proposé une excursion historique. Il a suivi, depuis les origines de l'ordre bénédictin, ce que les principales familles religieuses et quelques auteurs séculiers ont apporté au développement de la théologie et de la spiritualité mariales. Cette excursion s'est arrêtée sur le seuil du XVII*e *siècle, avec saint François de Sales. Elle reprend ici avec l'École Française, et va nous conduire, en passant par Bossuet, Grignion de Montfort, Alphonse de Liguori, Newman et Scheeben, jusqu'à la plus récente actualité. Le tome s'achève sur la constitution* Munificentissimus *en laquelle Pie XII définit l'Assomption.*

Comme dans les volumes précédents, et plus encore peut-être, l'ordonnateur de ces études sur la sainte Vierge a préféré à la rigueur de l'ordre, la richesse ; au jardin à la française, un parc luxuriant. Il n'a pas cherché à tout dire, mais à éclairer quelques moments marials particulièrement typiques, en s'inspirant des possibilités offertes par les compétences de l'heure présente. Si la richesse débordante d'un tel ensemble frappe tous ceux qui lisent ces pages, peut-être certains désirent-ils un fil conducteur qui les guide, du double point de vue théorique et pratique.

La présente introduction tentera de répondre à ce double désir. Elle présentera d'abord un cadre historique où chacun pourra situer les diverses monographies réunies en ce volume et dans les précédents. Elle fournira ensuite quelques orientations pour l'utilisation pratique de ces études, consacrées principalement à la spiritualité mariale.

I. — PANORAMA HISTORIQUE

Il n'est peut-être aucun aspect de la doctrine et du culte chrétien qui ait été l'objet d'un développement plus considérable que celui qui concerne Marie. Il y a dans la primitive Église une sorte de vie cachée de Notre Dame, une zone obscure, où les fulgurations de l'Écriture demeurent comme tamisées. Des vérités de base font l'objet d'hésitations.

Et l'on en vient progressivement à notre époque, où le culte de la Vierge prend la place importante que nous voyons, où l'Immaculée Conception et l'Assomption sont reconnues comme dogmes de foi, où la médiation mariale n'est plus discutée en son fond.

Cette progression homogène (dont ce n'est pas le lieu de préciser la nature) pourrait être comparée sous certains rapports à la croissance d'un arbre avec ses printemps et ses hivers. Durant l'hiver, l'arbre paraît mort ; il n'est qu'endormi. Le renouveau de vie se prépare secrètement. Ainsi existe-t-il dans le développement du culte de la doctrine mariale des périodes d'efflorescence et des périodes de calme. Durant les premières, des vérités inaperçues se dégagent, des formes nouvelles de dévotion apparaissent. Durant les autres, ces acquisitions se décantent : on laisse tomber l'accessoire, l'accidentel, les excès. C'est comme la chute des feuilles d'automne. Mais les acquisitions authentiques demeurent, et la vie infusée sans relâche par l'Esprit-Saint continue, plus mystérieuse, plus cachée au regard de l'historien. Après ces phases de décantation et de maturation, une nouvelle renaissance éclate.

Ce rythme caractéristique permet de discerner dans le développement de la doctrine et du culte marials six phases plus ou moins nettes. Observons leur succession comme d'un haut observatoire, où les grandes lignes seules apparaissent au vol rapide du regard.

I

*C'est d'abord la période scripturaire (50-90 environ). Les données mariales de la Bible sont brèves. Quelques faits : présence de Marie à l'Annonciation et dans les mystères de l'enfance du Christ (*Lc *1-2), présence au principe (*Jn *2) et à la « consommation » du ministère du Sauveur (*Jn *19, 26-27) ; présence au principe de l'Église (*Act. *1, 14), enfin, peut-être, présence céleste et glorieuse qui fait de la Vierge l'icone eschatologique de l'Église (*Apoc. *12). Ces textes tiennent matériellement peu de place. Mais, si l'on saisit les liens qui les unissent entre eux et surtout leurs attaches avec l'Ancien Testament, ils révèlent des richesses insoupçonnées. Ainsi par exemple, l'Évangile de l'Annonciation livre son secret si l'on y perçoit l'écho des prophéties d'*Isaïe *(7, 14), de* Sophonie *(3, 14-17) et de* II Samuel *(7, 11-17). Le* Magnificat *prend tout son sens si l'on voit que Marie se situe elle-même (*Lc. *1, 48, 52) dans la lignée des pauvres, des humbles* (anawim) *d'Israël, sur la vie et la signification spirituelle desquels la Bible nous apporte des indications si riches et si précises. La pensée mariale de saint Jean livre sa profondeur si l'on y découvre l'allusion partout sous-jacente au mystérieux protévangile (*Gen. *3,15). Il y a là quantité d'affirmations qu'une méthode exégétique appropriée, notamment l'étude des parallélismes intrabibliques, retrouve au cœur même du sens littéral* [1].

[1] Ce n'est pas le rôle d'une préface de multiplier les notes et indications bibliographiques. Concernant Marie dans l'Écriture, j'en donne de plus abondantes dans

Constatation rassurante et réconfortante, catholiques et protestants se rencontrent en cette découverte. Tandis que les uns redécouvrent la Vierge dans *l'Écriture, les autres la redécouvrent* par *l'Écriture et, sur ce terrain exégétique, c'est souvent le même visage qu'ils lui reconnaissent ; un anglican comme E. Hoskyns, un protestant comme Quiévreux ne vont-ils pas jusqu'à retrouver la maternité spirituelle de la Mère de Jésus dans l'Évangile de Jean (2, 2-4 et 19, 25-27) ?*

A cette mise en lumière des richesses de l'Écriture, Maria I *a déjà apporté sa contribution. Mais les progrès vont si vite en ce moment que le tome V pourrait bien réserver là-dessus un complément d'information.*

2

Après cette période — dont les textes laconiques contiennent des richesses dont beaucoup ne seront explicitées qu'après des siècles, telle la maternité spirituelle de Marie [2] *— on assiste à une sorte de régression. Au temps des Pères apostoliques, on se borne à répéter au plus court les données les plus manifestes de l'Écriture : Marie est Mère du Christ qu'elle a conçu virginalement. Seul le texte où saint Justin explicite le parallèle Ève-Marie suggéré par saint Jean, constitue un progrès théologique.*

Ce texte ouvre la voie à Irénée chez qui l'idée prend un développement qui ne devait pas être dépassé avant le Moyen-Age. L'évêque de Lyon marque un premier sommet dans cette période ; puis on arrive, après un temps d'hésitation et de fléchissement, à un second sommet. C'est l'époque des Ephrem, des Épiphane, des Basile, des Cyrille d'Alexandrie en Orient, des Jérôme, des Ambroise et des Augustin en Occident. On explicite alors, non sans hésitations et conflits, les bases de la théologie mariale : sainteté de Marie, virginité intégrale, maternité divine. Mgr Jouassard a décrit ces tâtonnements et ces découvertes, dans Maria I [3]. *Limpide et rigoureuse, son étude sur* Marie à travers la Patristique, *une des plus importantes du recueil, apporte enfin une mise au point des difficultés insidieusement dressées par Turmel au début de ce siècle. On n'y avait guère répondu que par l'indignation. Mgr Jouassard se garde de « répondre » et de disputer. La présentation*

mon *Court Traité de Théologie mariale*, Paris, Lethielleux, 1953. On y trouvera notamment les références aux travaux de Hoskyns et de Quiévreux cités plus bas. Je me bornerai à signaler ici l'important travail du P. F.-M. BRAUN, *La Mère des fidèles. Essai de théologie johannique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1952. Concernant Luc, et son contact probable avec Sophonie, voir le *Court Traité*, p. 25.

[2] On sait que la maternité spirituelle si fortement visée par saint Jean, comme l'a montré l'étude du P. Braun (citée n° 1), est restée longtemps dans l'ombre. La portée du texte johannique a été méconnue par les Latins jusqu'à Rupert de Deutz au XIIe siècle. Chez les Grecs, on ne peut citer qu'Origène (par ailleurs peu explicite), et Georges de Nicomédie au IXe siècle.

[3] Pages 69-158.